

Eric Le Clerc

Léwarou



Du même auteur :

*Les Chroniques du Clerc* : « *Sans âge – Sine aetas* »  
aux Editions « Edilivre ».

EXTRAIT

Eric Le Clerc

Léwarou

Éditions EDILIVRE APARIS  
(Collection Tremplin)  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-9788-8

Dépôt légal : octobre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Les Chroniques du Clerc  
*Quand l'Histoire se mêle de Contes*

**Lewarou**, s. loup-Garou, effroyable sorcier costumé en loup qui avait pactisé avec le diable pour avoir le plaisir d'épouvanter nuitamment les imbéciles... *Dictionnaire Wallon-Français*

*Dans lequel on trouve la correction de nos idiotismes vicieux et de nos wallonismes – Par Laurent Remacle.*



*Pour Toi qui sièges au Seuil du Monde*

EXTRAIT



**Sacrata lege**  
***Loi sacrée***

*Inter angelus Ae bestiae – Deum et nihil*  
Entre l'ange et la bête – Dieu et le néant

## Prêtre Souverain    *Rex Sacerdos*

*« Il me faut conter un prodige.*

*Comme un bambin de la vallée de Semois s'est laissé enféer<sup>1</sup>, toute sa raison et ses pensées corrompues par des créatures issues du cœur des roches et des arbres.*

*D'où je viens, cette histoire fait encore trembler les vieillards dans leur châte, plus qu'aucun souvenir d'hiver »*

Il en faut peu pour être vu d'un mauvais œil en terre chrétienne et, dans le cas du fils du forgeron, il y avait déjà beaucoup à dire dès la naissance.

Il vint d'une couvée tardive, d'une famille ardennaise modeste soudainement bénie par la naissance de trois enfants.

Les Triplés du Maka naquirent au temps où les anciennes croyances commençaient à peine à se faire oublier.

Les plus pieux des hommes et les plus avides sont partis pour Jérusalem, où la guerre sainte fait rage jusqu'aux frontières de l'Europe. Le combat de la vraie Foi pour s'affirmer sur les terres du Bolon en Basse-Lotharingie dure encore, et depuis des siècles, contre les païens de tous bords. Les moines ont beau couper les arbres sacrés et renommer les sources, rien n'y fait. Il y a toujours des Anciens pour conter des histoires d'Ogres et de Macrales<sup>2</sup>, de Diàles et de Léwarous qui hantent les bois.

---

<sup>1</sup> « Enfacxigner » (de Fascinare) : enféir, enchanter, ensorceler.

<sup>2</sup> Macrelle : Sorcière.

Toute faveur divine peut aussi être achetée au Démon au prix d'une âme vile ; c'est ce que l'on pensait et ce pourquoi, dans les chaumières, les bambins de la forge devinrent assez vite des sujets de conversations « endiablées », attisées par les feux de mornes veillées d'hivers.

L'aînée vint au jour et la cadette au crépuscule.

Le benjamin a poussé son cri au flanc de sa mère, sous la lune pleine et le premier du mois, une nuit d'un février glacé. La Sage-femme qui l'a délivré prédit qu'il serait « entre deux » : c'est ce que l'on dit lorsqu'un bébé naît coiffé<sup>3</sup>.

Après tout, il avait tous les caractères, les auspices et même les sourcils qui se rejoignent au dessus du nez. Il périrait donc soit Sorcier, soit dément. Ainsi fut gravé son destin dès son enfantement, dans la mémoire du village.

Une nourrice dut remplacer par son affection la chaleur d'une mère, morte d'une poussée de fièvre peu après ses accouchements. La nounou, un peu grasse et les seins gonflés, comprit assez tôt que la furie attendait impatiemment son heure dans ce petit corps de démon, vu l'acharnement qu'il mettait à mordiller et pétrir son mamelon avec force.

La femme quitta le foyer avant la saison suivante, en laissant la famille sans son lait.

Ce fut une vieille Tante qui revint par la France pour tenir la maison.

Le petit garçon hargneux fut sevré bien avant l'âge au lait de chèvre et de soupe arrosée d'un jus de viande.

---

<sup>3</sup> Avec la poche des eaux.

Le petit à la tête trop dure et l'affreux caractère maudissait la complicité de ses sœurs, toutes deux farouches et plus âgées de très peu. Les fillettes du Maka, lorsqu'elles étaient ensemble, savaient faire des merveilles.

Au garçonnet et aux deux filles furent bien sûr donnés leurs noms dès la naissance mais, d'aucun s'en souviennent, ce sont les surnoms qui survivent aux légendes...

Il y avait « la Martre », que l'on nomme aussi « la Vieille ». Il faut dire qu'elle porte les cheveux blancs et, durant sa petite enfance, une tache brune en forme de cœur sur le nez.

Assurément, c'est aussi la sœur la plus absente puisqu'elle courut le domaine, dit-on, « à son premier pas ». Elle va même on ne sait d'où. Parfois, elle revient avec une petite chose étrangère à offrir pour chacun.

A cause de ses errances et de son besoin de subsister dans la débrouille, « la Martre aux cheveux blancs », qui porte le nom de « Marthe » au foyer, pousse de rude façon et devint avec les années une fille au caractère aussi trempé que les fers de son père. Parfois même insolente, elle est accusée d'être la meneuse dans tous les mauvais coups : les rapines de fruits ou les piégeages de petits rongeurs ou d'oiseaux sur les terres du « Beauduc », comme aimait leur tante à nommer l'ancien seigneur du domaine, un noble preux et juste mais perdu en croisade.

A deux pas derrière son aînée et sur sa gauche, il y a « la Gilles » aux cheveux noirs.

Un nom qui lui vient de « l'Agile » puisqu'elle court plus vite qu'aucun garçon, qu'elle saute comme un lièvre et sait traquer l'écureuil plus rapidement qu'une autre de son âge.

« La Gilles », connue sous le sobriquet de « Gillette » parce que longtemps petite, fut assez tôt réputée pour ses baumes apaisants et ses dons de guérisseuse, ce qui n'est pas « bon », malgré ce qu'il semble.

Pour parent des triplés, il y a la tante qui tient la maisonnée.

Elle n'est point douce avec ses petiots et, pour nourrir ses trois coucous, elle prit la place de la mère défunte afin d'aider au château en travaillant comme lavandière ou parfois en cuisine.

Il n'y a déjà plus, à cette époque là-haut, de musique dans les murs du castel, que les murmures de quelques guetteurs et de parfums, que la fumée des torches de poix.

Déjà du temps des grands-mères ne survivait que l'ombre de la mesnie qui animait la cour quelques années plus tôt. Le Beauduc venait juste de se « Croiser » que les envoyés de l'évêché commençaient l'inventaire du donjon.

Le Père des trois jumeaux serait, pour ce que l'on en sait, l'un de ces forgerons d'Ardenne toujours brûlés, couverts de suie et piqués d'échardes de métal.

Un homme grand et fort, la main plate et rude, pourtant légère avec ses enfants.

Il advient bientôt, par un tour pendable du destin, ce que redoutaient ceux qui lisent les signes : en sa septième année, vingt-huit jours avant la Toussaint,

le petit de la famille, le garçon dernier-né, se retrouve seul à courir les chemins loin de la forge.

Il s'échine à l'orée d'un sous-bois, durant sa corvée, à glaner les châtaignes, les champignons, les derniers fruits et les doucettes, les pissenlits, orties, oseilles et fèves acides dans son pot de cuivre. Une maigre pitance arrachée à l'automne, sous un soleil toujours bas. De quoi épaissir un peu la bouillie de légumes et de poisson où tremper son pain noir.

Le soir tombe vite et le vent tourne lorsque le petiot prend la voie qui redescend vers le village, le long du ruisseau de Chanterelle au Nord, encore loin des siens.

C'est à ce moment, juste sur l'horizon, que la lumière aigüe de la toute fin du jour aveugle le garçon sortant du sentier de Gernelle. Dans la brûlure qui tâche ses yeux, lorsqu'il recule, il distingue la silhouette d'un monstre : un chien épouvantable. Même un homme adulte aurait trouvé la bête effrayante, énorme, un mastiff qui porte autour du cou un collier de pointes en fer. Il furète le sol de son court museau baveux... Un dogue à la recherche de viande, un chasseur de loups, un tueur d'enfants.

Juste devant le petit, à cinq pas, les muscles et les os du chien serpentent sous sa peau grise et bleue. Sur ses épaules, la crête de son dos et sa queue, son pelage est sec et blanc.

Le garçon a beau savoir qu'il ne doit pas montrer de peur devant un chien, le molosse le prend en grippe, les babines retroussées, les crocs clairement dégainés dans sa direction, ne laissant planer aucun doute sur ses intentions carnassières.

Le regard terrorisé, l'enfant semble se séparer de lui-même, l'esprit resté cloué par la terreur tandis que ses jambes s'agitent. Il se regarde courir et le dogue le poursuivre, sans pouvoir agir. Le petit se « retrouve » à la première piqûre, lorsqu'il s'est enfoncé dans les ronces et les épines. Il trépigne et saute comme un canard prend son envol sur l'eau. Il bat même des ailes avec son pot de châtaignes qui cogne et s'accroche aux plantes.

Le petit ne sait pas où il va dans la forêt où l'on se perd, fouetté par les branches basses de la lisière. Il s'enfonce de plus en plus, toujours poursuivi.

Le chien reparaît sur le côté. Les crocs de l'animal tirent sur les petits sabots de l'enfant qui fonce tout droit et devient une flèche qui ne peut voir que devant elle. Les bras écartés, les yeux grands ouverts, la mâchoire crispée, le petit garçon rebondit comme une balle de cuir, d'une motte de terre jusqu'à une souche, de cadavres de sapins en tas de branchages. Son pied bute sur une racine. Il tombe, glisse et se cogne sur un tronc couché dans la mousse et la gadoue.

Le dogue carnassier patine dans la boue, plonge, manque son élan et atterrit sur les jambes du bambin qui le repousse courageusement de quelques coups de sabot dans la gueule.

Le fauve saisit la cheville du garçonnet qui pousse un cri d'horreur et des halètements tandis qu'il tente de s'accrocher aux racines, aux ronces qui lui arrachent la peau des doigts.

Le chien s'agrippe à la petite jambe et fiche ses crocs comme des aiguilles dans son mollet.

Des larmes de douleur submergent les grands yeux du garçonnet. La terreur est telle qu'une lame implacable s'enfonçant dans ses chairs vives.

Un grand cerf brun surgit à cet instant. Il pousse de ses bois dans le flanc du chien.

Le fauve grisonnant en a le souffle coupé. Il geint et tente de reprendre une position d'attaque, la gueule pleine de bave rouge.

Le noble cerf ébroue sa ramure lourde en direction du chien blessé de plusieurs plaies sur son arrière-train, au ventre et dans ses côtes.

Le molosse tente de fuir en patinant devant le grand cerf, élané et fier, campé bien droit le long d'un hêtre. L'animal couronné est majestueux, avec une poitrine large, le poil ras, propre et clair. Les naseaux frémissants et la musculature parfaite, le cerf fait face au danger. Ses bois se mélangent aux premières basses branches du long fut de son bouclier d'écorce. La robe et les formes athlétiques, les yeux noirs et les mouvements presque imperceptibles mais continus de sa tête, il ne cesse de bouger ses bois de velours dans une gracieuse lenteur, de bas en haut, de côté, par devant ou en arrière, de roulements à droite ou à gauche et de mille façons presque hypnotiques.

Le noble animal s'avance, droit et l'œil sans peur, sur le chien embourbé.

Le fauve blessé jappe d'effroi et grogne en boitant pour s'éloigner.

Le cerf s'approche de l'enfant qui gît couché dans la boue.

Le petit homme se lève lentement, les chausses déchirées dégoûtantes de sang. Sa cheville est une plaie.

Le cerf n'est qu'à deux pas. Il n'y a là qu'une curiosité étrange de la part d'un animal sauvage.

Le cervidé scrute un moment de son œil droit, percé dans son crâne long. Il donne des coups de ses bois dans l'air, parfois vivement, et se penche, attiré par un bolet large et mûr, proche du sabot du garçon. Le cerf donne un coup de tête.

Le grand gibier sautille et tape du pied, comme peuvent parfois faire les cerfs, en levant des volutes de parfums corsés et de pollens qui tourbillonnent le long de sa peau.

C'est un peu comme s'ils se parlaient, lui et l'enfant. Ils semblent un instant se comprendre.

Le petit garçon recule d'un pas.

Le cerf prend peur et sursaute, les pattes avant levées d'un pied de haut et il secoue plus fort la tête. Cette fois, c'est presque comme s'il défiait le garçon pour de la nourriture.

Le petit attend que l'animal se calme. Le cerf avance son long cou et renifle le champignon par petites saccades. Lorsqu'il relève la tête, l'enfant forme un pas lentement de côté en levant ostensiblement la jambe comme une oie.

Le petit homme est foudroyé par les bruyants jacassements d'une pie dont les cris de métal brisent la magie en morceau. Le jeune garçon hébété écarquille les yeux et regarde le cerf, élégamment dressé, aussi immobile que le tronc d'un arbre.

L'animal tressaille de frissons d'alerte, les muscles des cuisses frémissants jusqu'au garrot au moindre bruit d'un oiseau dans un buisson ou d'une feuille qui s'enroule autour de sa brindille. La truffe humide, le noble coureur des bois palpe la brise.

Le cerf n'est pas un cerf ; l'enfant entend son rire.

Un visage humain apparaît dans son encolure, un sourire avec de belles dents de singe blanches et droites qui laissent pantois.

L'inconnu, déguisé si parfaitement, saisit sa fronde ainsi qu'une balle de pierre polie qu'il sort d'une bourse dessous son aine. Il charge adroitement le boulet dans un cuir. Les lacets tressés de chanvre vrombissent dans l'air avec puissance. Le caillou transperce un buisson de part en part, d'où un gros blaireau roule lourdement, le crâne éclaté.

Le jeune sorcier au crane boisé cligne de l'œil à l'attention de l'enfant :

– Rentre chez toi, Petit !

Il ramasse avec fierté la dépouille molle. Enveloppée dans une farde en croûte de cuir, il en lace les pattes à sa ceinture.

L'enfant est assis, blessé. Il oublie d'avoir peur :

– Qui tu es, toi ?

L'homme-cerf ne répond pas. Il s'apprête à fuir et tourne le dos au petit homme.

Le garçonnet saisit un caillou et se lève. D'un geste ample, il balance la caillasse dans le dos du jeune sorcier qui se plie en deux en grondant et se retourne, les yeux rouges.

Le petit homme, droit et sans crainte, reste fasciné, le regard fin et dur :

– Je te traquerai toute ma vie si tu ne réponds pas !

Le cerf agile baisse le front, son casque de peau, de perles et de bois en avant, les bras cachés dans le dos :

– Chiabrena ! Pourquoi je t'ai sauvé le cul ? Je devrais t'arracher les yeux et la langue pour les donner aux oiseaux.

Le garçonnet tremble mais garde l'esprit clair :

– Et tu serais pendu !

L'homme-cerf estime le garçon d'un œil d'ambre :

– Tu es le petit couronné ?

Le Petit répond avec insolence :

– Je ne te connais pas !

Le cerf relève la tête et hume l'air. Il frappe du sabot et déclare avec impatience :

– Ta sœur te cherche en aval du ruisseau, au quart d'une lieue.

Le petit garçon riposte en levant le menton :

– Elle peut attendre et moi non ! Je veux tout savoir de qui tu es et de tes tours de Magicien.

L'homme-cerf rumine et répond en baissant le menton :

– Tu es tel que ce que l'on dit de toi...

Le jeune sorcier en robe de cerf déguerpit avec agilité sur les broussailles :

– Tu seras aux Fays à la lune et pas un mot ou ta langue brûle !

Son corps tout entier n'est pas si long qu'il le laisse croire mais juste de l'épaisseur d'un homme debout.

Ses jambes mélangées à son costume dessinent les pattes avant d'un cervidé avec subtilité et son art est ainsi parfait que, lorsqu'il bondit d'une certaine façon, il semble un instant qu'il puisse s'appuyer sur des pattes arrières qui ne sont pourtant que des tissus lestés du poids des sabots qui le décorent.

La magie reprend dans les yeux du petit garçon.

L'esprit a ses habitudes.

Le traqueur redevient tel qu'un cerf, beau et grand, lorsqu'il s'élance dans une sapinière et disparaît de vue.

L'enfant s'est juré, à cet instant-même, qu'il n'aurait de repos que lorsque ce secret lui serait révélé. Mais il comprit aussi bien vite qu'il ne serait jamais ce cerf parfait, le fils du Dieu Cornu, qui sait danser sur les ronces.

Dès le premier souffle, son esprit parcourut les bois sous l'apparence d'un chien gris réunissant sous sa peau, dans un assemblage de nerfs, de chairs et d'os, la totalité de sa colère envers le monde.

### **A pas de Loup**

Un jeune chien au pelage bleuté surgit hors du bois, la truffe en l'air.

Il se dresse sur l'une des dents de schiste de la crête au Saty, où il guette un moment de son flair et de ses oreilles mobiles sur son crâne. Il lève sa patte dont il lèche les coussinets. Un tour sur lui-même, il pose séant sur la pierre fraîche et s'écroule de côté pour compléter sa toilette en mordillant du bout de la gueule les poils de sa patte arrière-droite. Il se dénoue comme un ressort pour se coucher et déposer sa tête à